

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 28 (1991)
Heft: 1055

Artikel: Vous avez dit postmoderne?
Autor: Ricci Lempen, Silvia
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1021044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INVITÉE DE DP

Vous avez dit postmoderne ?

Silvia Ricci Lempen

Rédactrice en chef du journal *Femmes Suisses*

Le 37^{ème} congrès de la Société pédagogique romande, qui s'est tenu du 19 au 21 septembre dernier à Tramelan, avait pour thème la difficile confrontation entre l'école et ce qu'il est convenu d'appeler «la société postindustrielle».

Orateur vedette: le philosophe français Gilles Lipovetsky, auteur de *L'Ère du vide*, qui s'est attaché, dans sa conférence, à définir les caractéristiques de cette société postindustrielle ou, plus philosophiquement dit, postmoderne, en fonction de laquelle l'école est censée évoluer.

Côté cour et côté jardin

Triomphe de l'individualisme, repli sur le privé, dissolution des valeurs morales collectives, auxquelles se substitue la recherche de l'épanouissement personnel; consommation effrénée de produits, d'informations, d'images et d'émotions; éclatement de la famille traditionnelle au profit de l'émancipation de chacun de ses membres... L'école doit-elle résister ou s'adapter ? Et si elle doit s'adapter, comment ? Selon Gilles Lipovetsky, la société postmoderne présente un côté cour et un côté jardin. Certaines formes de solidarité communautaire se perdent, mais notre liberté s'accroît; les opinions politiques et religieuses sont réduites au rang de produits de supermarché, mais le carcan des idéologies décervelantes vole en éclats; l'égoïsme fait des ravages, mais le respect d'autrui progresse. L'école peut-elle contribuer au développement du côté jardin au détriment du côté cour ?

J'aimerais esquisser une réponse à cette question en me limitant à l'examen de l'une seulement des figures de la postmodernité telle que Gilles Lipovetsky nous la décrit, à savoir la «nouvelle famille» — soit la famille qui, par un aspect ou par un autre, ou par plusieurs aspects, ne correspond plus au modèle d'un couple uni avec enfants, avec un père pourvoyeur de revenu et une mère au foyer.

En Suisse comme ailleurs, le nombre des divorces augmente (un divorce pour trois mariages, un pour deux en milieu urbain), et par suite également le nombre des familles monoparentales et recomposées; le nombre d'enfants par ménage avec enfants diminue; et les femmes aspirent de plus en plus à travailler à l'extérieur.

Ces trois phénomènes sont en partie assignables à une exigence de plus en plus impérieuse d'épanouissement personnel (pour le côté jardin) et de confort individuel (pour le côté cour). Mais le véritable problème me semble tenir moins à cette ambiguïté qu'à un décalage dramatique entre les aspirations des mères et des pères d'aujourd'hui et les possibilités concrètes de les réaliser que la société et le climat moral du temps leur offrent.

La recherche de l'épanouissement

Dans leur majorité, les femmes et les hommes divorcé-e-s (les femmes surtout, mais beaucoup d'hommes aussi) rencontrent des difficultés psychiques ou/et matérielles qui entravent sérieusement la poursuite de ce fameux et mythique «accomplissement de soi» (quelle que soit la connotation, positive ou négative, qu'on lui prête): exercice problématique de la parentalité (que l'on vive avec les enfants ou qu'on en soit séparé), organisation de vie frustrante et compliquée, solitude affective, problèmes financiers. Quant aux couples mariés, pour eux non plus la mise en place de nouvelles formes d'équilibre favorisant l'«épanouissement» de chacun de leurs membres ne va pas de soi. A preuve, le taux d'activité des femmes mariées, qui plafonne à environ 38% (et seulement à 17% pour celles travaillant à

plein temps).

Le droit au bonheur

Ce ne sont en tout cas pas les mères de famille suisses, mariées ou divorcées, que l'on peut envier pour leur liberté de choix ni taxer d'égoïsme postmoderne, elles qui soit continuent à renoncer à une activité rémunérée pour s'occuper de leur famille — et la diminution du nombre d'enfants ne rend nullement cette tâche moins lourde, vu les attentes de plus en plus grandes que nous plaçons dans notre progéniture ! — soit jonglent et s'épuisent à longueur d'année pour tout concilier, voire simplement pour joindre les deux bouts.

C'est vrai, notre éthique sociale, et c'est une nouveauté, autorise désormais chacune et chacun à proclamer son «droit au bonheur»... Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! Et beaucoup de souffrance à la clé. Le rôle de l'école ne devrait-il pas être tout d'abord de contribuer à atténuer cette souffrance, en aidant les parents et les enfants à se forger des instruments qui leur permettent d'instaurer une plus grande cohérence entre leurs aspirations et leur mode de vie ? Par exemple, sur le plan des contenus éducatifs, en démystifiant la fausse liberté de certains comportements erratiques, mais aussi en légitimant toutes les formes de famille qui visent à rendre leurs membres plus autonomes; par exemple, sur le plan des structures, en adaptant ses horaires à la pluralité des organisations familiales qui sont aujourd'hui en voie d'expérimentation. ■

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Tout va très bien...

L'autre jour, figurez-vous, j'ai croisé sur l'auto route Lausanne-Genève la voiture immatriculée GE 311 000 et des poussières. Et j'ai été rattrapé par la voiture VD 368 000 et des poussières. Total: 679 000 voitures pour Vaud et Genève — on est en droit de penser que cela fait à peu près une voiture pour un habitant, car enfin, il y a les nourrissons, qui ne conduisent pas encore, et un certain nombre de vieillards, qui ne conduisent plus. Fort bien.

Malheureusement, la situation n'est pas aussi brillante en France, en Angleterre et en Italie: les deux premiers pays sont en forte perte de vitesse; ils ont construit beaucoup moins d'autos cette dernière année que les années précédentes (je tire

mes renseignements de la *Stampa*), et sans aller jusqu'à dire que les routes françaises ou anglaises vont être désertes à l'avenir, il devient urgent de «relancer» l'industrie française (et anglaise, et dans une moindre mesure italienne): de la rendre «concurrentielle», de lui rendre la place qui lui revient, etc (je vous renvoie aux différents discours et déclarations de MM. Chirac, Mitterrand, Rocard, etc, sans oublier M^{me} Cresson) — car enfin la production allemande est en forte hausse. Bien sûr, d'un côté, il y a là un motif d'espoir (et du point de vue suisse, nous sommes assurés de voir les N1, 2, 3, 4, etc encore mieux utilisées qu'elles ne le sont actuellement, avec corollairement tout le précieux apport, pour le journal télévisé, qu'apportent